

Pour l'ami

C'est par la place des Canons que passait la ligne du tramway. Elle reliait l'entrée Est de Beyrouth à sa limite Ouest, face à la mer, au lieu-dit du Phare, que les Beyrouthins appelaient « la fin de la ligne ». Et lorsque les conducteurs des taxis collectifs, dits, allez savoir pourquoi « taxis-service », interrogeaient leurs passagers sur leurs destinations, certains répondaient : « A la fin de la ligne ».

La place des Canons avait plusieurs noms. Elle ne s'appelait *place des Canons* que lorsqu'on la désignait en français. Elle en avait deux autres en arabe : Sâhat al-Burj, place de la Tour, ou Sâhat al-Shuhadâ', place des Martyrs. Mais ses multiples patronymes ne l'empêchèrent jamais d'être située en un seul et unique lieu, c'est-à-dire au milieu des trajets des lignes de tramways de la ville.

Les tramways étaient rouges, conduits par un fonctionnaire en uniforme kaki, auquel « il ne fallait pas parler », comme le disait un écriteau placé au-dessus de sa tête.

Un percepteur, portant le même uniforme, passait inlassablement entre les banquettes de première classe aux sièges en osier tressé, et celles de seconde, aux sièges en bois, pour vendre ou contrôler les tickets que les passagers, hommes ou femmes, indistinctement, pliaient en deux avant de les glisser sous leurs bagues ou alliances. Il me faut ajouter que l'ensemble du personnel navigant des tramways libanais baignait dans la sueur, à longueur de jour, de mois et d'année. Beyrouth est une ville terriblement humide, et les voitures étaient toujours bondées ; ce qui obligeait le percepteur à passer sa journée à bousculer les passagers, pour se frayer un chemin vers les nombreux resquilleurs, qui, bien entendu, se débrouillaient pour placer une bonne masse de chair entre eux et le représentant de l'ordre.

Les tramways étaient rouges et lents, sauf lorsqu'ils s'élançaient dans la descente qui coupait le quartier juif de Wâdî Abou Jamîl, « le val Abou Jamîl », en réalité une simple dénivellation de terrain. Ils étaient aussi auréolés d'une sombre réputation de coupeurs de bras, de jambes, de mains, de pieds et même

de trones. C'est en tous les cas ce que nos parents nous rappelaient sur le pas des portes, avant de nous interdire de sauter des voitures en marche.

L'histoire la plus terrible, qui vint confirmer les mises en garde, sans avoir d'effets notables sur nos exercices de saut, fut celle de notre camarade de classe, Georges Abd al-Masih, qui glissa sous un tramway et perdit une jambe. Comble de malheur, ajoutait-on avec consternation, « l'accident a eu lieu le jour où il devait passer son certificat d'études ». De sorte que nous ne sûmes jamais ce qui était le plus grave aux yeux des adultes : la perte de la jambe ou du certificat d'études de Georges. Il réapparut quelque temps après, sur une béquille, fut présenté à toute l'école réunie pour une messe d'actions de grâces, et eut droit à une compassion sincère, quoique passagère, de l'ensemble des élèves. Ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs, ayant acquis de son côté une redoutable maîtrise de son instrument, de nous balancer de terribles coups de béquille durant les récréations.

C'est donc dans la descente du wâdî, lorsque le tramway prenait de la vitesse, qu'il fallait faire ses preuves et appliquer la règle suivante : monter dans le tramway après son départ et en sauter avant l'arrêt suivant. Cet exercice « périlleux », je l'ai pratiqué pendant des années, tous les jeudis après-midi, lorsque nous prenions mes camarades et moi le tramway pour aller au cinéma dans la salle d'un collège tenu par les Frères des Ecoles chrétiennes, et c'était un peu comme un échauffement avant les films d'aventures que nous allions voir.

Ce que je ne savais pas c'est que les tramways de Beyrouth me préparaient aussi à une règle qui me devint plus tard essentielle. A savoir que la seule façon convenable de « vivre » et de « penser », consiste précisément à prendre les « trains » en marche. Monter après leur départ – mais cela est évident car ils sont toujours déjà partis –, mais surtout en sauter avant qu'ils ne s'arrêtent. Refuser tout présumé d'un « point de départ » puis d'un « point d'arrivée » ; vivre comme un être fait de multiplicités, dessiner des trajets, les entrées et

les sorties « de sa ligne », demeurer en mouvement permanent jusqu'à « la fin de sa ligne », qui n'est jamais « la fin de la ligne ».

Cette approche, ou plutôt la jonction entre le souvenir des tramways de mon enfance et le choix de vie qu'ici j'énonce, je la dois à Gilles Deleuze. *Rhizome*, que je lus à sa parution, avant sa publication dans *Mille Plateaux*, fut un peu le révélateur de ce qui plus tard, après avoir été durant de longues années mon vêcu pressenti, devint un choix de vie exprimé. « *Faites rhizome et pas racine, ne plantez jamais ! Ne semez pas, piquez ! Ne soyez pas un ni multiple, soyez des multiplicités ! Faites la ligne et jamais le point ! La vitesse transforme le point en ligne ! Soyez rapide, même sur place ! Ligne de chance, ligne de hanche, ligne de fuite. Ne suscitez pas un Général en vous ! Faites des cartes, et pas des photos ni des dessins ! Soyez la Panthère rose et que vos amours encore soient comme la guêpe et l'orchidée, le chat et le babouin.* »

Je n'ai jamais dit à Gilles Deleuze, qui me fit plus tard l'inappréciable don de son amitié, comment les tramways de Beyrouth m'avaient préparé à entrer dans sa pensée. Je ne lui ai pas raconté, bien plus tard, qu'un jour de grand froid, n'étant pas sorti de la salle pendant la pause qu'il prenait au milieu de son cours à l'université de Paris VIII, j'avais abordé une auditrice qui m'intriguait, une vieille dame qui était toujours là, à chacun des cours, pour m'enquérir des raisons de son intérêt pour la philosophie, et qu'elle m'avait répondu : « Monsieur je suis là, car Gilles Deleuze m'aide à vivre ».

Gilles est descendu avant l'arrêt. Je ne dirais pas ici que son œuvre fut capitale, qu'elle demeure vitale. D'autres le feront mieux que moi. Je ne raconterais pas la proximité, j'ai envie d'écrire parenté, avec laquelle il accompagna le combat des miens pour leurs droits ; ni le rôle essentiel qu'il joua dans la naissance de cette revue. Une seule chose me tient à cœur et qu'ici j'écris. Des amis, Gilles Deleuze fut le plus beau.

— ELIAS SANBAR